

Marcel et le printemps.

Comme une bombe, le voilà, le printemps ! Projetant, de toute part, des fragments de vie, éparpillant des éclats de bonheur, dispersant dans chaque recoin de nature couleurs vives, senteurs enivrantes, chants d'amour, parades aguicheuses... Le revoilà, gaillard comme jamais ! Fort de sa jeunesse, fier d'avoir vaincu une fois encore les forces du mal, les âmes grises de l'hiver. Et tout le peuple de la forêt se rallie à son panache verdoyant : oiseaux, insectes, fleurs, arbres... Ça piaille, ça s'égosille, ça vrombit, ça bourdonne, ça bruit, ça froufroute. Ça claque du bec, ça frétille de la queue, ça tape du talon. Un grand chambardement ! Un charivari de première classe ! Une explosion de joie !

Alors Marcel, bien sûr, fredonne la chanson d'Edith Piaf. Il observe, écoute, hume... Et il se sent tout chose. Comme si... Comme si ce printemps-là le... concernait ! Des envies de siffler, de chanter, lui montent au gosier. Des idées de sorties, de balades, que dis-je, de voyages, lui envahissent l'esprit. Un goût des merveilles inconnu de lui jusqu'alors l'emplit corps et âmes. Marcel rigole : qu'est-ce qui lui prend ? Il en a vu d'autres des printemps ! Quatre-vingt-deux, en vérité ! Et voilà qu'il se comporte en jouvenceau tombé de la dernière averse ! Il rigole car il sait. Il sait que si des ailes lui poussent dans le dos, que si des bouffées d'oxygène lui gonflent le cœur, c'est grâce à Marinette. La dynamique, la pétillante Marinette, rencontrée cet hiver au club, l'a littéralement envoûté. Il est tombé sous le charme en un rien de temps ! Et... Je frictionne mes rhumatismes à grands coups de « baume du tigre » ! Je recherche dans l'armoire, le costume d'antan et la chemise blanche ! J'affûte le coupe-chou pour rendre les joues bien douces ! Un changement ? Une métamorphose ! Lui qui s'était refusé à aimer deux fois ; qui, suite au décès de sa femme s'était retranché, solitaire, dans sa campagne de Dordogne. Voilà qu'une petite vieille, aussi usée et fripée que lui, le tirait hors de sa coquille, lui secouait le paletot, lui démontrait que la vie est belle et qu'on doit l'honorer ! Elle avait dit :

- Droit dans tes bottes, la démarche assurée, la tête haute, jusqu'au bout du chemin ! Tu comprends, on leur doit bien ça, à ceux qu'on a aimés et qui sont partis trop tôt ! Ceux que la grande faucheuse a empêchés de réaliser leurs rêves. « La joie de vivre n'est pas un but, mais un devoir » tu comprends ? J'ai lu ça dans un magazine, un jour, chez la coiffeuse. Et

c'est tellement vrai ! On doit vivre jusqu'au bout ! Pas simplement subsister. VIVRE ! Allez, Marcel, faut te bouger !

Marcel avait mûrement réfléchi mais n'avait été que partiellement convaincu. Il avait cependant, à son rythme, amélioré de petites choses. Il avait recouvert la table de la cuisine d'une nouvelle nappe ornée de voiliers bleus. Il avait enrichi le perron de quelques jardinières de pensées multicolores. Il avait échangé ses vieilles et pâles ampoules de plafonnier contre des LED dernier cri. Il s'était même offert, un jour de marché à Périgueux, sa première paire de baskets ! Au club, devant le jeu de dames, il racontait fièrement ces nouveautés à Marinette. Mais, invariablement, elle ironisait :

- Pas mal, pas mal, Marcel ! Mais tu peux faire plus, tellement plus !

Il rentrait chez lui dépité comme jamais, se repassant en boucle les réflexions de son amie. Il ne comprenait que confusément ce qu'elle attendait de lui, et de fait, n'adhérait pas à tous ses propos ! Il savait que leurs années de vie étaient comptées ! Alors, à quoi bon s'agiter dans tous les sens ? A quoi bon dépenser de l'énergie, et des sous, à rénover un présent sans avenir ? N'était-il pas plus raisonnable de se laisser glisser sans faire de vagues, en silence, comme meurt les oiseaux ? Mais il n'exprimait pas à Marinette ces sombres certitudes. Elle haïssait par-dessus tout le mot « raisonnable » et confiait, à qui voulait l'entendre, qu'être raisonnable lui demandait beaucoup trop d'efforts, alors même que ses déraisons coulaient de source et ne la fatiguaient nullement ! Elle ajoutait en riant :

- Ce n'est pas parce qu'on voit le bout du chemin qu'on est au bout du rouleau !

Et elle s'enthousiasmait, papillonnant de métaphore en métaphore, expliquant qu'elle ne laisserait pas le linceul de l'hiver recouvrir cette ultime route, qu'elle en ferait un chemin sans embûches, parsemé de pétales de roses...

Marcel, penaud de ses idées funestes, acquiesçait et montrait de semaine en semaine une témérité inattendue :

- Ça y est, annonçait-il, le technicien vient demain matin m'installer le réseau !
- Voilà qui est mieux, claironnait Marinette, enfin un peu de modernisme !
- Tu sais, j'ai acheté un ordinateur portable !

- Oh, quelle innovation, je vais donc pouvoir t'enseigner le b.a.-ba de l'informatique !
- Je change le papier peint de la salle de bain et je remplace la baignoire par une douche à l'italienne !
- Mazette ! Ce n'est plus un changement... C'est une... révolution ! Mais... Tu dois VIVRE plus, Marcel, VIVRE ! Tu comprends ?

Il hochait la tête, vexé. Il comprenait une chose, en effet. Il comprenait que tous ces bouleversements qu'il opérait la laissaient insatisfaite ! Qu'attendait-elle de lui ? Il devait trouver la réponse à cette question obsessionnelle. Il avait donc, un soir de février, tapé dans un moteur de recherche : « définition vivre ». Des sens différents étaient apparus sur l'écran : « présenter les phénomènes propres à la vie, habiter quelque part, passer son existence d'une certaine façon... ». Mais des mots, des expressions avaient fait bondir le cœur du vieil homme : « exister, perdurer, éprouver quelque chose avec intensité, profiter, jouir de la vie, connaître des expériences diverses ». Tout s'était éclairé dans l'esprit de Marcel ! Le vieil homme avait compris ! Enfin !

Et maintenant, ce printemps... Comme une bombe ! Marcel exulte ! Désormais, une idée folle trotte dans la tête du vieil homme. Il est grand temps de passer à l'acte. Profiter ! Jouir de la vie ! Il va faire sien ce renouveau des forces naturelles, ce réveil des sens qui rend si polisson, s'approprier ce printemps dont Marinette incarne la clarté répandue. Il sort du garage la Renault 9 des années 80. Il frotte, astique, contrôle les niveaux, vérifie les clignotants du véhicule trop longtemps endormi. Il embarque sa belle dans un périple aussi ambitieux qu'enchanteur. Périgueux d'abord, puis, la mer, les collines, peu importe... Le printemps n'est-il pas partout ? Dans la voiture, flotte un air de bonheur. Marinette sent la poudre de riz, Marcel la bonne vieille eau de Cologne de papa. Le talisman chinois se balance au rétroviseur. La route s'étire paisible entre ombre et lumière.

En sortie de virage, ils croient d'abord à un éclat de soleil rouge qui serait tombé sur la chaussée. Ce n'est que le feu clignotant du passage à niveau. La barrière, inexorablement, se baisse. Marcel freine, mollement. Il ne faudrait pas se renverser tout de même ! La barrière frappe le toit de la voiture et la maintient arrêtée en pleine voie. Stoppée net ! En pleine voie ! La rame à turbines à gaz surgit de la forêt, monstre d'acier prêt à semer la mort. Marinette hurle ! Se ratatine ! Le regard hébété de Marcel croise les yeux hagards du mécano. Des yeux qui crient : « barrez-vous d'ici, on va vous pulvériser ». Puis, le choc,

effroyable, emporte dans un épouvantable fracas tout l'avant du véhicule : roues, capot, moteur... volent à des dizaines de mètres de là. Le reste de la berline git sur le ventre, démembré, fesses en l'air... Dans l'habitacle, Marcel, tétanisé, a toujours ses deux mains posés sur le volant. Marinette se redresse, incrédule, se palpe, se scrute... Puis palpe et scrute Marcel. Rien ! Aucune blessure ! Un miracle ! Combien de minutes s'écoulent ? Les deux vieux ne sauraient le dire. Mais voilà qu'autour de la carcasse fumante, on se bouscule ! Des visages inquiets, choqués les scrutent. Des mains se tendent. Des bras les saisissent, les extirpent de l'amas de tôles, les assoient dans l'herbe du talus. Le mécanicien, hagard, fait les cent pas, s'arrache les cheveux, répète en boucle :

- Heureusement que je marchais à vue. Heureusement...

On examine les rescapés, on les ausculte, on les rassure. Le contrôleur appelle les secours puis s'accroupit devant le couple et interroge :

- Ça va, vous êtes sûrs que ça va ? Mais qu'est-ce que vous foutiez-là, bon sang ?

Choqué, Marcel ne peut répondre. Marinette balbutie :

- A nos âges, être vivants... et être deux... ce n'est que du bonheur... Vous voyez ? Nous voulions juste profiter du printemps !